

LA CRÉATION, CONVICTION DE FOI OU SAVOIR RAISONNABLE : BIBLE, THÉOLOGIE ET SCIENCE

1. UN BUISSON DE PROBLÈMES

Vous toutes et tous qui, en cette reprise automnale de nos travaux, n'avez pas été rebutés par le titre programmé de cette communication, vous pouvez malgré tout trouver moins limpide qu'il ne le faudrait l'espèce de phrase sans verbe qu'est notre présente feuille de route. Il y a tout d'abord l'énormité du thème à traiter en trois quarts d'heure suivis d'un débat d'une demi-heure. Bien des bibliothèques nationales et internationales seraient à notre disposition pour en traiter dignement. Tout ce qui relève des disciplines travaillant à élucider les innombrables problèmes que pose notre environnement matériel nous envahit à la seule écoute du mot création. L'objet visé est démesuré. Mais déferlent en même temps, celles et ceux qui sont intimement impliqués dans l'objet illimité, les spectateurs et les metteurs en scène, les collaborateurs de ce que ce mot peut vouloir dire. Le sens religieux du terme multiplie les intéressés. Son acception désacralisée redouble la mise. Qui aujourd'hui, dans les arts et les techniques, fût-ce à Lyon Maître Bocuse, n'ambitionne pas d'être un créateur ? Ce nonobstant, je ne regrette pas ce moment d'effroi ; il me rappelle Moïse devant le buisson de l'Horeb. Création, conviction, foi, savoir, raison, Bible, théologie, science s'y emmêlent. Buisson de problèmes. Le feu peut-il y prendre ?

Il y a deux semaines, au détour d'une de ces cousinades sympas du mois d'août, voici ma petite-nièce Lison, sept ans, l'âge métaphysique. Non baptisée pas plus que son petit frère Vadim, curieux saint patron, parents tous deux géologues, bien dans leur profession, joviaux, pacsés. Ce matin même, Lison, raconte son père, lui a demandé : « Qu'est-ce que c'est que Dieu ? Où est-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? » Le père confesse, mi-drolatique, mi-ému, qu'il reste coi. La suite au prochain numéro. Peut-être le mariage, des baptêmes ? Passons. Voici la première étincelle pour le buisson. Je pense à Lison en vous parlant. Il ne s'agit pas de catéchisme. Il s'agit, le plus simplement, le plus sérieusement, le plus brièvement possible, de nous approcher pour voir si le Buisson peut flamber.

Nous isolons dans le programme les deux rameaux forts, la Bible, la Science. Entre les deux, création commence à grésiller. Le reste – conviction, foi, savoir, raison, théologie –, tout va-t-il s'enflammer ? En *power point* se présente le déroulement de la considération. À vos places a été distribué un texte tiré d'un livre de la Sagesse, le *Siracide*, plus connu sous le titre d'*Ecclésiastique*, qu'il vaut mieux laisser de côté pendant que j'exécute la danse du feu autour d'*Exode* 3, 1-6. Il parlera à son tour.

2. La Bible, livre du Créateur pour les hommes

a) Ce que « créer » veut dire, Genèse 1, 1-31

Mettons d'abord en sûreté le fait capital que voici. Le verbe hébreu qui a été traduit en latin par *creo*, d'où *creatio*, « création », n'est jamais utilisé que pour caractériser la relation entre Dieu et ses œuvres, tout particulièrement l'homme, tant à l'actif, qu'au passif. *Bara'*, célèbre par le premier verset de la Genèse – « beré'chit *bara'* 'elohim' et hachamaim we'èrèts », « Au début créa Dieu le ciel et la terre » –, apparaît quarante-six fois dans l'ensemble de la Bible, c'est-à-dire de façon rare et choisie, surtout par le second Isaïe (dix-neuf fois), à côté des près de trois mille emplois, plus de trois par page, de « faire » *'asah*, valable pour l'homme comme pour Dieu. Notons tout de suite quelle énergie d'action est imprimée par là à la Bible. Celle-ci n'est pas un livre d'idée pure mais d'idée et de parole pour bâtir quelque chose. Où ? Non pas « chez lui », si on peut dire, mais dans le « chez-nous du ciel et de la terre. Ce qui apparaît dans cette insistance verbale, se renforce encore, si on précise ce que « créer », propre de Dieu, ajoute à « faire », commun à Dieu et à tout ce qui existe comme créé par Dieu.

Déjà dans le sens désacralisé qui sévit de nos jours, où Bocuse peut être dit et pensé comme créateur de la gastronomie locale, créer indique une excellence que faire, fabriquer, usiner ne prétend pas qualifier, même si achever quelque œuvre que ce soit suscite un sentiment volontiers enivrant de pouvoir. Tout artiste, tout artisan, tout travailleur le sait. Il se surpasse dans le point final. Le créer originel qui est, on l'a vu, biblique, ne se réduit pas à cette déjà fort belle issue du faire quotidien. Le créer qui caractérise l'action de Dieu, 1. sollicite Dieu tout entier, en ce caillou, en cette comète, en ce moustique, cet éléphant, en cet humain, ceci, cela, selon son espèce, et selon son individualité, 2. communique à ces espèces individualisées le pouvoir de continuer à être ce qu'elles sont selon les propriétés qui leur appartiennent et dont il leur a été fait cadeau et il a même le pouvoir de n'être plus. Tel caillou a le pouvoir de rester tel caillou et nul autre à sa place ; telle comète, cette comète, en son mouvement ; tel moustique, ce moustique qui vrombit maintenant ; tel homme, telle femme, en ces individus qu'ils sont. Il est même dit que ces deux-ci persistent dans leur être ceci et rien d'autre à l'image et à la ressemblance de leur créateur. Je suis confus d'être si abstrait dans cette analyse. Le texte originel de la *Genèse* est tellement plus évocateur en disant la même chose. Seulement, nous le connaissons par cœur ou même à contresens, avec toute sorte d'idées qui empêchent de le saisir pas comme ce qu'il est : la lecture d'une énergie qui va se déployer et se diversifier en tout ce que la préface met en place. Toute la Bible, en tous ses ensembles comme en tous ses détails est le geste du Créateur qui se passionne pour la réussite non pas de son œuvre – quel égoïsme ! – mais de tout ce qu'il lance dans l'immense aventure d'être créé par un tel créateur. Et d'un créateur qui s'éprend d'amour pour tout ce qu'il a fait, fait, fera. Un livre de gloire est ouvert, cher à Irénée de Lyon.

b) La contre-épreuve sapientielle, *Ecclésiastique 42, 15-25*

J'abandonne donc la vénérable préface trop connue. Comme toutes les préfaces, elle est difficilement datable, tout en faisant corps avec toute la Bible à laquelle elle introduit magistralement. J'en viens à la feuille distribuée, peu connue quant à elle, d'où sa distribution. Elle est tirée d'*Ecclésiastique 42*, et, bien datée, appartient à la fin de l'Ancien Testament, au II^e siècle avant Jésus-Christ. C'est une réflexion de sagesse, écrite en hébreu par un dénommé Sirach, traduite en grec à Alexandrie par son petit-fils. Le seul texte grec a été largement diffusé, notamment par les premiers auteurs chrétiens. Une familiarité avec la pensée de la Grèce y transparaît, permettant à l'auteur d'en emprunter l'intellectualité, par exemple les notations sur la « pensée » et la « parole », dont aucune n'échappe à Dieu, et sur le jeu universel des contraires

(versets 24-25 en caractères gras). C'est aussi une préface, mais celle-ci ne procède pas du créateur à la création, mais va de la création au créateur. « Maintenant, dit le Siracide, je vais rappeler les œuvres du Seigneur, ce que j'ai vu, je vais le rencontrer. » Un chapitre suit sur les merveilles naturelles (43). Sept chapitres traitent ensuite des merveilles de l'histoire, à travers les ancêtres, justes ou non, parmi lesquels brillent les grands hommes, vingt-neuf en tout (44-50). Cet ensemble est qualifié d'« Instruction de sagesse et de science ». On peut admirer comment tout ce qui est en germe dans la première préface, celle de la Genèse, est repris et résumé par la seconde en un étonnant parallélisme inversé : du créateur déployant la création, de la création déployée naturellement et historiquement au créateur. Mais une précision, nous l'avons dit, non exempte d'hellénisme, s'impose dans le parcours offert par Sirach. C'est la gestion des contraires que préconise le prélude de son « instruction ».

La gestion très originale des contraires y est exprimée en conclusion d'un développement très charpenté sur la gloire de Dieu dans ses œuvres. Elle y apparaît comme un point d'orgue, imprimé de ce fait en caractères gras sur la feuille distribuée : « Que toutes ses œuvres sont aimables, comme une étincelle que l'on pourrait contempler. Tout cela vit et demeure éternellement et en toutes circonstances tout obéit. Toutes les choses vont deux par deux, en vis-à-vis, et il n'a rien fait de déficient. Une chose souligne l'excellence de l'autre. Qui pourrait se lasser de contempler sa gloire » (22-25). Dans la logique ordinaire, les contraires s'excluent l'un l'autre, le blanc exclut d'être noir, le fixe d'être en mouvement, la minute de durer une heure, le sapin d'être un chêne, le mâle d'être femelle. Dans la logique de la gloire de Dieu dans ses œuvres, les contraires se soutiennent l'un l'autre dans leur contrariété. La splendeur du blanc rend attrayant le noir et de leur concours naît une autre réalité, par exemple un film en noir et blanc. La contrariété, c'est-à-dire, n'être pas ce que l'autre est, permet la relation, la concertation, la naissance d'autre chose : « Le chêne un jour dit au roseau... ». Tout dans cette vision relationnelle culmine dans la relation homme femme, sans la différence desquels l'enfant n'est pas pensable. Le risque immense des contraires est d'être absolutisés chacun de son côté, y compris pour le bien et le mal, y compris pour Dieu et l'homme. De plus, des ressemblances apparaissent entre ce qui semble inconciliables. La ressemblance fondamentale entre tout ce qui existe est précisément d'être créé, c'est-à-dire relatif à plus que ce que chacun est et qui est Dieu. Dieu est ainsi le garant de la mobilité universelle bénéfique à l'univers et à l'histoire. Dans et par sa permanence indicible à lui-même, Dieu fait cadeau à tout et à tous de leur stabilité et de leur mobilité. Une fois encore, je suis confus de mes mots abstraits. Sirach dit bien plus clairement quelques lignes plus haut ce qu'est la bonne théorie sur la gestion des contraires. « Le Seigneur a sondé les profondeurs de l'abîme et du cœur humain et il a discerné leurs nudités. Car le Très-Haut possède toute science, il a regardé les signes des temps [que sont les astres]. Il annonce le passé et l'avenir et dévoile les choses cachées. Aucune pensée ne lui échappe, aucune parole ne lui est cachée. Il a disposé dans l'ordre les merveilles de sa sagesse, car il est depuis l'éternité jusqu'à l'éternité » (18b-25).

Avec les deux étapes qui précèdent, celle de *Genèse* 1 et celle de *Sirach* 42, nous en avons assez dit sur la Bible pour reconnaître que la création y est un brandon brûlant. La création n'est un tison éteint que si on la prend comme une théorie toute faite qu'il n'y a qu'à apprendre et réciter par cœur. Mais, si elle est le document par lequel le Créateur donne à l'humanité l'intelligence de ce qu'il fait avec elle pour la gloire de cette même humanité, tout commence à y chauffer. Or c'est petit à petit que cette intelligence a grandi, grâce à de grands hommes pétris de confiance en Dieu, puis dans un peuple constitué par lui sur la base de la même confiance, puis dans la puissante mutation du Nouveau Testament : la création devient une énergie pour toute l'humanité touchée par la même confiance confirmée en Jésus, qui est Dieu lui-même fait homme.

c) *Un livre de raison pour les convaincus de la foi*

Ainsi, pour ne pas laisser de côté les thèmes secondaires de notre propos, la Bible est fondamentalement un livre de conviction à partir d'une expérimentation par certains de l'utilité pour l'homme de sa relation avec Dieu. Pour ceux-ci dont le nombre grandit sans cesse, c'est un livre dont tout, ensemble et détails, rend raison de « l'espérance ainsi suscitée » de par la relation créateur créature (cf. 1 P 3, 15). Seulement, prenons garde de ne pas oublier à ce niveau universel la réalité des contraires et de la contrariété. La Bible recèle, et même avec insistance, une contre-bible en elle. Elle ne dégage sa positivité toute divine en vue de l'homme qu'en combattant du début à la fin et sans cesse, l'impiété et l'injustice qui sont à l'œuvre, y compris dans la communauté choisie des convaincus de la création. La Bible apparaît alors comme une instruction du Créateur à l'humanité sur cette réalité fondamentale de la contrariété du bien et du mal de laquelle dérivent tant de misères et de violences. Il n'y a pas de document humain qui prête aussi peu que la Bible le flanc à l'idéalisme. Le Créateur n'est pas un idéaliste. Les lecteurs de ses œuvres non plus.

3. Aristote à la rescousse de la Bible

Sans doute un peu étonnant pour la plupart, l'appel à Aristote en notre recherche se justifie par deux raisons au moment où nous venons d'aborder le souci divin de la réalité que la création introduit dans la Bible. La première est que la gestion des contraires est la base de la méthode d'Aristote, qui est le fondateur de la visée scientifique préoccupée du seul réel en tout ce qui concerne la connaissance dont nous sommes capables. La seconde raison est qu'Aristote a fini par devenir, au Moyen Âge, le philosophe par excellence dans le tout de la théologie catholique, conférant ainsi une crédibilité renforcée à l'attachement de celle-ci à la Parole du Créateur dans la Bible. Nous pensons ici particulièrement à Thomas d'Aquin. Reprenons donc ces deux points, l'attachement au réel d'Aristote puis l'apport de ce même attachement à la théologie catholique. Leur examen nous conduira à une évaluation sereine et positive de l'apport mutuel de la conviction de foi fondé en raison et de la science comme responsabilité de la raison.

a) *Aristote dans l'éveil scientifique de la Grèce*

Revenant donc à Aristote, situons-le tout d'abord, dans le miracle de l'éveil de la pensée réfléchie sur elle-même dans la Grèce antique. Cette société est dotée d'une religion naturelle ordinaire, mais ici remarquablement charpentée autour de l'Olympe, et appuyée par une foisonnante fécondité populaire, qu'on appelle de façon réductrice « mythologie ». Un courant naît non à l'ombre des temples et de leurs oracles ni des cultes domestiques, mais dans la fièvre des agoras, des tribunaux, des écoles. On cherche à y comprendre le monde pour s'en mieux servir, par exemple par l'arithmétique, mais aussi pour le plaisir de la connaissance et de la vertu. Dans un premier temps, celui qui a été désigné comme celui des « présocratiques ». Frappés par la beauté sauvage de l'univers, ces penseurs s'appuient sur les grandes forces de la nature pour fonder leur vision des choses. Des noms sont inscrits dans nos mémoires : Thalès, Pythagore, Empédocle, Héraclite, Parménide. Tout un milieu se constitue de la sorte, particulièrement à Athènes, celui des sophistes, ces manieurs de *sophia*, c'est-à-dire de sagesse, tous azimuts. Deux réactions, qui sont de vraies révolutions intellectuelles, mettent de l'ordre en cet engouement sympathique, mais finalement décevant et même trompeur. Toutes les deux ramènent ces spéculations à l'homme même, celle du bien, avec Socrate et Platon (470-399 et 428-347), deux purs Athéniens, puis celle du vrai, avec notre Stagirite, un importé (384-322). Ce dernier, qui achève cette lente montée du savoir, a donc la double tâche de contrer les confusions esthétiques des premiers, mais aussi le dualisme des moralistes de la caverne, incapables de joindre les opinions du fond de celle-ci et les idées, dont l'idée du Bien, dans le grand jour.

On le comprend, le tout qui a demandé trois siècles et deux révolutions mentales, aboutit à un acquis qui ne cessera d'être utilisé sans être jamais vraiment dépassé. Il est fait de la contrariété de Socrate-Platon et d'Aristote. Il est fait d'un souverain respect de la réalité des choses en cette logique mise au point par ce dernier. Caractérisons brièvement cet acquis, sans pouvoir ici-même en démontrer les mécanismes d'intelligence.

b) Respect du réel et maîtrise de la gestion des contraires par la logique

Il convient absolument de ne pas faire d'Aristote un métaphysicien, un penseur qui construit un système au-delà de la physique, de la nature. Le vrai titre de son ouvrage, du reste capital, défiguré par un disciple, Alexandre d'Aphrodise (un Latin de la fin du II^e siècle après Jésus Christ), est *Philosophie première* : ce titre annonce non pas une réflexion qui viendrait après tout ce qui aurait été démontré par observation, mais à l'inverse comme ce sans quoi rien n'aurait pu être démontré de la sorte. Certes, on ne peut synthétiser cet en deçà que sur la base de ce qui a été démontré, c'est-à-dire observé et analysé. Mais l'examen des conditions de possibilité des démonstrations n'ajoutent rien aux résultats de celles-ci sinon de la clarté et de la solidité.

Ce point, tout à fait décisif, conduit à une seconde précision. Les ouvrages d'Aristote, dans leur quasi-totalité, sont des travaux d'observation concernant les réalités du monde ambiant : depuis les *Parties des animaux*, c'est-à-dire la biologie, jusqu'à la cosmographie, dans les *Météores* ; la curiosité aristotélicienne déborde la nature dite par nous matérielle et aborde ce que traitent nos sciences dites humaines, la politique, l'éthique, la psychologie. La connaissance du vrai s'investit d'abord et toujours, dans l'observation des phénomènes quels qu'ils soient.

Troisième point, ces phénomènes n'ont pas leur raison d'être hors d'eux-mêmes, comme sont les fameuses idées du prédécesseur Platon. Du reste, il vaut mieux, en aristotélicien authentique, parler de *res*, de « choses », que de phénomènes, terme kantien tout à fait anachronique. Chaque chose, qu'elle soit cosmologique ou anthropologique, dans la réalité matérielle ou dans la pensée, est en elle-même un être fait de contraires : elle est à la fois substantielle, ferme en elle-même de par son essence, *οὐσία*, et différenciée en elle-même de tout son environnement par neuf propriétés qui l'individualisent, comme d'être ici, maintenant, actif, passif, en relation, ce qu'on appelle les « genres de l'être ». De même, chaque chose a en elle-même la raison de sa mobilité, ce qu'elle est en son essence étant l'acte premier de son devenir. Ainsi un homme est dès sa conception âme et corps parce que son acte premier d'être une âme dans un corps, ce qui de fait préside à toute sa croissance.

Quatrièmement – nous nous arrêterons là –, cette structure extrêmement complexe de la diversité réelle est connaissable de façon vraie, par la mise en ordre des propositions relevant de l'observation par le raisonnement du syllogisme. Celui-ci est l'art de trouver un accord, le moyen terme – « Socrate est mortel » –, entre deux propositions véritablement différentes, la majeure – « tout homme est mortel » – et la mineure – « Socrate est homme ». Cet exemple n'est qu'un pâle modèle pour écolier de ce que le syllogisme peut conférer à un texte qui a la vérité pour but à réaliser. Des suites complexes de paragraphes ont avantage à se mouler sur cette organisation de la pensée dans un traité qui se veut sérieux en quelque discipline que ce soit.

c) Aristote bras séculier de la théologie catholique universitaire

La réception de l'héritage aristotélicien confirme son originalité et, aussi, la permanente influence de son respect logique du réel qui fait collaborer observation sensible et intelligence déductive dans la quête de la vérité. De fait, toujours rattrapé dans l'histoire de la pensée et encore de nos jours par le platonisme, qui apparaît comme plus spirituel, son matérialisme analytique (attention je ne dis pas « matérialisme dialectique ») lui donne de rebondir comme s'il

n'était finalement pas possible de s'en passer. La réflexion sur la Bible des auteurs chrétiens, objet de la discipline qui s'appelle « patristique », commence par ignorer les fameuses « catégories », c'est-à-dire, les cadres directeurs du savoir. Trop matériel ! Nous, on a la foi ! C'est la réalité de la création où s'inscrit encore plus radicalement l'incarnation de Dieu qui, en fermant au bout du compte la porte à Platon, la rouvre subrepticement à son contraire. Ainsi Irénée, Origène et Tertullien contre la Gnose. Ainsi Cyrille d'Alexandrie contre l'arien radical, Eunome, et son syllogisme : « Tout engendré est précédé par son engendreur. Or le Christ est engendré. Donc il est précédé par son engendreur ». Qui voit la faille, qu'il lève le doigt ! Vous avez trente secondes ! Les siècles passent. L'islam, qui a transmis pour une part Aristote à l'Occident, attaque la doctrine chrétienne par la psychologie : Averroès (Andalousie et Maroc, 1126-1198) supprime la contrariété interne de l'intelligence fait d'un intellect agent et d'un intellect passif, ne gardant que sa passivité. Associé à toute l'université qui naît à cette époque dans la chrétienté, mais avec une totale détermination, Thomas d'Aquin (1225-1274) développe deux sommes de tout le savoir chrétien à partir de ce fléchissement significatif concernant l'âme humaine : la *Somme contre les gentils* (lisons l'islam), mais aussi la *Somme théologique* pour l'éviter aux chrétiens. Il avait commenté quasi toute l'œuvre d'Aristote exactement comme l'*Évangile de saint Jean*. De ce travail en cet environnement culturel date la collaboration intime du « Philosophe » et de la théologie chrétienne. Pour le meilleur, sans doute, mais non sans des résistances et des réactions apparues en chemin. Rien n'est jamais simple entre contraires même accordés dans une véritable collaboration.

d) *Un contraire décisif et éclairant : la question du commencement*

Ce qui est sûr avec le respect aristotélicien du réel est que les syncrétismes n'y sont pas possibles. De deux contraires peuvent être logiquement produits de nouveaux êtres, mais les contraires restent eux-mêmes. Ainsi Bible et Aristote ne se mélangent pas. Une preuve en est donnée précisément avec le traitement de la création. Aboutissement de la *Philosophie première*, Dieu est bien créateur du monde comme *Νόησις νόησεως*, « Pensée de la pensée », mais un commencement d'un monde, œuvre ponctuelle de Dieu, n'est pas pensable pour elle. Thomas d'Aquin interprète cette impossibilité comme ce qui fait que la création qui a un commencement est une révélation biblique, une connaissance donnée directement par Dieu à ceux et celles qui, précisément, ont commencé à croire en lui. Le Dieu biblique n'annihile rien du temps des hommes en se manifestant leur créateur. Du reste, Aristote n'est pas à incriminer d'une négligence ou d'une erreur en ce domaine. Bien au contraire. Cette incapacité reconnue manifeste l'honnêteté intellectuelle du philosophe non investi d'une révélation.

Aristote n'est pas Moïse. Il n'a pas été choisi pour voir le buisson flamber. Mais il lui a été donné de saisir avec une lucidité exemplaire que toute réalité est un buisson de problèmes qu'il est possible à l'intelligence d'élucider par sa raison. De même le big bang n'est pas un acte de foi tout fait, mais Dieu peut donner la connaissance qui le voit flamber sans se consumer et qui fait entendre et comprendre ce qu'est en sa plénitude la création comme la chance donnée à tout et à tous d'exister et de progresser dans l'existence.

4. La réalité du vrai et la menace idéologique

a) *Le progrès de la rationalité biblique et scientifique*

La présentation des deux rameaux forts du buisson de problèmes et de sa possible incandescence dans l'acceptation de la création datée est sinon achevée, du moins bouclée. Nous n'y sommes parvenus qu'en nous pliant à la pesée des durées longues. Pendant des siècles, Bible révélée à l'humanité et réflexion raisonnable de l'humanité sur elle-même et son monde se sont

ignorées, suivant leur chemin propre fait de combats traversés. Leur rencontre advient avec l'évangélisation de la Planète. Il y a quinze cents ans, Aristote se détache par son réalisme logique du gros de la philosophie qui hésite entre matérialisme épicurien et couple bien distinct de stoïcisme et de néo-platonisme, bref, d'idéalisme. Il devient par là un bouclier de la Bible sous la forme d'une philosophie sur laquelle s'adosse la théologie, laquelle devient l'interprétation autorisée des Saintes Écritures par l'Église et ses universités à partir du XIII^e siècle. On le constate, cette alliance, étonnante, se fait par le moyen terme du parti pris de part et d'autre de ne pas sortir de la contrainte des choses ; pour la théologie, ce refus du non-réel se joue dans le respect de la lettre et du fait historique. Pour Aristote, c'est la bonne gestion des contraires par l'élaboration de la logique, où s'inscrit aussi la mathématique. Le moins qu'on puisse dire est que le Buisson de la connaissance humaine, partagée entre Bible et science, est puissamment vivant entre nos deux rameaux documentaires. Au moment où nous en sommes, ceux-ci se renforcent l'un l'autre en dégageant en eux-mêmes des secteurs d'explication, disons des traités, répartis eux-mêmes en questions. Ainsi pour la théologie, l'exégèse, le dogme, la morale, pour les philosophes scientifiques, la logique, la physique, la biologie, la mathématique.

b) Idéologisation et conflit

Mais une insurrection se prépare de part et d'autre avec la Renaissance et ce qui s'ensuit, dans l'université avec les Réformes, et chez les scientifiques grâce au développement inattendu de leur domaine par les grandes découvertes. Je renvoie pour ce qui se produit alors au livre que notre confrère Philippe Mikaëloff m'a mis entre les mains : de Georges Minois, docteur en histoire, *L'Église et la science. Histoire d'un Malentendu* (1991). Je ne fais ici, personnellement, que souligner dans ce dossier très fouillé, qui, de plus, conduit à un apaisement, la part qui revient à Aristote, du reste, nullement oublié par l'auteur. Philosophiquement donc, la balance penche dès lors vers ce qui libère d'un réalisme devenu pesant à force de prendre sur son dos la théologie de l'Église. D'une façon générale, Platon, avec son Académie, reprend le dessus.

De ce point de vue, dans la compréhension des choses et des faits, l'idéologie, c'est-à-dire l'art d'absolutiser un point de vue idéal sur la totalité des données, prévaut sur ce qui est rabaissé d'autant, l'observation. De nouveaux systèmes, en cosmographie comme en biologie apparaissent. Les grands noms sont Newton, Darwin, sans pouvoir oublier Einstein ni, déjà le poussant dans l'ombre, Georges Lemaître et l'univers en expansion qui conduit, par rétroversion au Big Bang. Les idéologies ont du bon et, de toute façon, on ne peut s'en passer dans l'invention des hypothèses. Mais elles peuvent aussi être dévastatrices, trop d'exemples depuis un siècle le démontrent et dans tous les domaines. Mais à l'inverse, les instruments, y compris ceux de la mathématique, confirmant nos capacités d'observation et de classement des objets, leur ont maintenu de fournir la preuve de la vérité de ce qu'on en dit. Voilà ce qu'il en est pour les savants et la science. Pour ce qui est de la théologie et de la Bible, les deux conciles du Vatican (1869-1970 et 1962-1965), tenus au plus fort de l'idéologie rationaliste, ont profondément modifié le statut de leur rapport mutuel. D'une part, le premier établit qu'il n'est de foi que la foi s'appuie sur la raison. C'est la constitution *Dei Filius*. D'autre part, le second, revalorise la Parole de Dieu, et Dieu même son auteur, comme première source de la Révélation du salut de l'humanité, lui soumettant l'autorité de la théologie.

Nous en sommes là. Le Buisson des rapports de la Bible et de la science, pendant les cinq siècles des Temps modernes, a pu devenir un champ de forces contraires, conviction de foi contre raison triomphante. De ces très rudes débats menés depuis les Lumières, les deux réalités finalement sont sorties fortifiées. Personne ne peut plus songer aujourd'hui à abattre l'adversaire idéologisé. Personne n'en a plus envie. Des deux côtés, il y a plutôt ceci : en toutes disciplines, divino-humaines ou humano-divines à la manière d'Aristote, faire avancer les connaissances. Il en

est tellement besoin. Telle est l'encyclopédie du ^{xxi}^e siècle. Non plus « écraser l'infâme », mais « sauvons l'humanité ». À chaque temps suffit substantiellement sa peine.

5. Du créateur

Et de me poser la question. Avec mes propos, le Buisson de problèmes s'est-il mis à flamber sans se consumer ? Moïse, en s'approchant de lui après s'être déchaussé, y a entendu le message de la libération du peuple signé par le feu qui ne détruit rien. Grâce à la contrariété, deux fois mise en lumière positive en cette communication, je puis simplement dire non. Ma substance n'est pas d'être Moïse. Mais en jésuite que je suis, certes en relation de cohérence avec Moïse, et affecté par Lison, je puis dire quelque mots de celui sans lequel je n'aurais pu dire quoi que ce soit sur le sujet à traiter. C'est le créateur qu'il convient d'indiquer maintenant.

Ce que j'en sais est ignatien, c'est-à-dire né en même que le conflit rappelé ci-dessus. Le support en est, tirée de la fin des *Exercices spirituels*, une contemplation qui a pour ambition « d'obtenir l'amour ». Je suis donc placé au milieu de la Cour céleste. Ainsi entouré, je suis conduit à me rappeler tous les bienfaits réels, reçus dans ma condition humaine et comme baptisé et chrétien, puis à rapporter tout à Dieu. Rien en tout cela qui sorte d'une bonne et simple action de grâces. Mais ce Dieu, qui est-ce ? Que fait-il ? C'est la question de la petite Lison. Se contente-t-il de donner, donner et encore donner ? Oui, mais non pas seulement. Je suis invité à une considération ne serait-ce que d'un seul de ces dons. Eh bien, ce donné, si humble qu'il soit, Dieu non divisible y est tout entier présent. Mieux, il y agit. Mieux, Il se glorifie lui-même dans la beauté, la bonté et la vérité de ce simple don. C'est là une considération de philosophie première pleinement personnalisée à mon profit. Dieu s'y manifeste comme un tu au tu que je suis pour lui. C'est comme cela que le Buisson se met à flamber sans se consumer. Personne ni rien ne peut empêcher le tu divin de continuer ainsi l'aventure biblique. L'invention platonicienne qu'est l'Académie, avec ou sans Aristote, peut même y contribuer.

Dominique BERTRAND, s.j.
Sources Chrétiennes, Lyon

Père Dominique BERTRAND, S.J.

LA CRÉATION, CONVICTION DE FOI OU SAVOIR RAISONNABLE : BIBLE, THÉOLOGIE ET SCIENCE

La communication qui a été programmée pour le Père Dominique Bertrand, jésuite, ancien directeur de l'Institut des Sources Chrétiennes, chargé mondialement de l'édition des Pères de l'Église, est développée en cinq moments, trois plus théoriques, deux d'application pratique.

1. *Un buisson de problèmes.* Il s'agit tout d'abord d'évaluer l'ampleur et la complexité du sujet à traiter en un temps limité. Sont distingués dans le titre ce qui est fondamental et ce qui manifeste l'ensemble comme un buisson de problèmes, le mot buisson faisant allusion à l'épisode biblique du « Buisson ardent ». Fondamentaux sont la Bible, la science et entre eux la création. Sources de perplexité les mots conviction de foi, savoir, raison, théologie. Le sujet apparaît ainsi moins comme un buisson ardent que comme un buisson de problèmes. On se préoccupera d'abord du fondamental autour de l'objet du litige : la Bible et la science au chevet de la création. On choisit la Bible pour définir la Bible, et Aristote comme fondateur de la science.
2. *La Bible, livre du Créateur pour les hommes.* Tout d'abord, on montre que le mot création a une origine purement biblique en hébreu, la typant dans le registre du faire, caractéristique de l'ensemble du document, comme le faire original du seul Dieu. En deux moments, appuyés l'un sur le récit traditionnel de *Genèse* 1-2, l'autre sur le grand livre, très hellénisé, d'*Ecclésiastique* 42 (distribué à l'auditoire), la Bible se définit d'abord comme la conviction de foi d'un groupe humain et exprimée ensuite raisonnablement par Dieu même à ce groupe humain. Cette preuve, développée sur mille pages est marquée par le réalisme et la réconciliation glorieuse des contrariétés du monde et de la vie.
3. *Aristote à la rescousse de la Bible.* Aboutissement de la recherche laïque des Grecs sur le monde, autour du Beau (avec les Présocratiques), puis du Bien (avec Socrate et Platon, Aristote fonde tout sur le Vrai en chaque réalité et y parvient par une gestion positive des contraires par la logique. Il se trouve ainsi exactement placé sur la même trajectoire que la Bible et devient peu à peu par là un élément décisif de la théologie comme présentation raisonnable de la lecture catholique de la Bible (Thomas l'Aquin et l'invention des universités dans l'Occident chrétien).
4. *La réalité du vrai et la menace idéologique.* Ce qui s'ensuit de l'étonnant destin d'Aristote dans le discours moderne de la foi. Une idéologisation du rapport Bible et science concernant la création. L'apaisement actuel.
5. *Du Créateur.* Sa place unique comme « Premier moteur » qui peut et veut aussi se révéler comme celui qui aime le premier sa création.

Siracide 42, 15-25 (Osty)

Je vais rappeler les œuvres du Seigneur, ce que j'ai vu, je vais le raconter. C'est par ses paroles que ses œuvres furent faites. Le soleil qui brille regarde toutes choses, et l'œuvre du Seigneur est pleine de sa gloire. Il n'a pas été donné aux saints du Seigneur de raconter toutes ses merveilles, que le Seigneur a solidement établies pour que l'univers soit affermi dans sa gloire. Il sonde l'abîme et le cœur, et dans leurs desseins secrets il pénètre ; car le Très-Haut possède toute science, il a les yeux fixés sur les signes des temps, il annonce le passé et l'avenir et il révèle les traces des choses cachées ; aucune pensée ne lui échappe, pas une parole ne lui est cachée. Il a bien ordonné les grandeurs de sa sagesse ; car il est avant l'éternité et pour l'éternité ; rien ne lui a

été ajouté, rien ne lui a été enlevé, et il n'a eu besoin d'aucun conseiller. Que toutes ses œuvres sont désirables ! Et comme une étincelle est ce qu'on en contemple. Tout cela demeure et vit à jamais pour tous usages, et tout obéit. Toutes choses vont par deux, l'une en face de l'autre, et il n'a rien fait d'incomplet ; l'une assure le bien de l'autre. Qui se rassasiera de voir sa gloire !